

VOL. 40 | N° 18

17 juin 2024

2,50 \$ (taxes incluses)

DES ÉCHANGES QUI ÉTANCHENT UNE SOIF TRANSFRONTALIÈRE



PAGES 6 et 7

Photo: Cody Broderick



Photo: Millie Spence (Courtoisie)

**Une histoire française s'enfourne
à Port au Choix cet été**

PAGE 2 >



Photo: Kyle Dyke

**Une manifestation citoyenne
éclate le Convention Centre**

PAGE 3 >



Photo: Sara Teinturier

**Une zine photographique raconte
les mines du Labrador**

PAGE 8 >



TOMBE DU SOLDAT INCONNU

JESSICA TUCKER | IJL - RÉSEAU.PRESSE - LE GABOTEUR - ATL

LE SOLDAT INCONNU ARRIVE DANS LA PROVINCE

En avance du centenaire du Monument commémoratif national de guerre de Terre-Neuve, le 1^{er} juillet prochain, une série de cérémonies commémoratives ont été orchestrées sur les deux rives de l'océan Atlantique afin d'honorer la contribution de la province dans la Première Guerre mondiale.

C'est au Monument terre-neuvien à Beaumont-Hamel, en France, que le 25 mai dernier la cérémonie de transfert des restes d'un soldat inconnu de la Première Guerre mondiale a eu lieu.

Parmi presque deux cent personnes présentes à la cérémonie, dont le premier ministre de Terre-Neuve-et-Labrador et d'autres membres du gouvernement provincial; des délégations des gouvernements du Canada et de la France; des délégations des Forces armées canadiennes (FAC), de la Légion royale canadienne de Terre-Neuve-et-Labrador (LRC-NL) et des Anciens combattants du Canada

(ACC). Cette cérémonie de rapatriement fait une partie dite «spéciale» de l'événementiel pour le centenaire, un moment émouvant pour tous ceux qui étaient présents.

Les délégations présentes ont ensuite suivi le corbillard à l'aéroport de Lille. Une cérémonie de la rampe a eu lieu sur le tarmac de l'aéroport et l'avion a décollé à 18h heure de France en direction de St. John's.

Le caporal Jack Baggs du Royal Newfoundland Regiment a participé dans la cérémonie en tant que porteur d'insigne. Il décrit la cérémonie comme «un moment

très émouvant et un point marquant de [sa] carrière militaire.»

Dès l'atterrissage à l'aéroport de St. John's, où attendait le public terre-neuvien, la commémoration s'est poursuivie. Plusieurs gens ont suivi le cortège, faisant le tour des sites historiques en ville. Une centaine de personnes l'attendaient au Monument commémoratif national de guerre.

Le soldat reposera ensuite au Confederation Building du 28 au 30 juin, permettant au public de lui rendre hommage avant son transfert dans la tombe du Soldat inconnu au centre-ville le 1^{er} juillet.

Ces événements furent le résultat de cinq ans de planification et d'organisation par une énorme équipe composée des membres des gouvernements provincial et fédéral, des ACC, des FAC, du Commonwealth War Graves Commission et d'un comité directeur du centenaire composé d'historiens, de membres du gouvernement et d'ingénieurs, parmi d'autres.

Dans les pas du Padre Nangle

Si une partie des travaux de renouvellement actuels du Monument commémoratif national de la guerre consiste à la construction de la nouvelle tombe du Soldat inconnu, il y a cent ans, c'est

Padre Nangle qui s'est porté volontaire pour la création du monument.

Ayant servi comme aumônier militaire pour le Royal Newfoundland Regiment pendant la Première Guerre mondiale, Padre Nangle est devenu Directeur des sépultures de guerre, de l'enregistrement, des demandes de renseignements et des monuments commémoratifs en 1918 et représente le Dominion de Terre-Neuve au sein de la Imperial War Graves Commission. En 1919, en plein milieu de ses travaux pour la création du sentier du Caribou, Padre Nangle s'engage dans le projet de monument de guerre à Terre-Neuve.

Gary Browne, porte-parole pour la LRC-NL et biographe du Padre Nangle, explique que son dévouement à la cause est une réponse aux travaux de Padre Nangle. Ce dernier savait que la grande majorité des terre-neuviens n'auraient jamais eu l'occasion de voyager en Europe pour voir les monuments qui composaient le sentier du Caribou. Il voulait donc assurer d'établir un site de mémoire ici afin que les résidents puissent rendre hommage à leurs proches tombés dans les conflits, surtout les mères qui ont perdu leurs fils.



Des membres du Royal Newfoundland Regiment portant le cercueil du soldat inconnu vers le corbillard à Beaumont-Hamel. Photo: Jack Baggs

SUITE EN PAGE 4

UNE TRANCHE D'HISTOIRE

MARIE-MICHÈLE GENEST

INAUGURATION D'UN NOUVEAU FOUR À PAIN FRANÇAIS À PORT AU CHOIX

Un four tout beau pour de petits pains tout chauds! Grâce au savoir-faire de Martin Palmer, qui a réalisé la nouvelle construction, le centre culturel French Rooms, à Port au Choix, peut continuer à célébrer plusieurs siècles de présence française autour d'une activité historique et gourmande rassembleuse. La communauté figure parmi les sept endroits sur l'île où on peut contempler des répliques de fours français, témoignant d'un pan important de l'histoire francophone de la province.

Le centre culturel French Rooms n'aurait pu trouver en Dave Jones un préposé au four à pain plus sympathique. «La job, il faut l'avoir dans le cœur!», lance d'emblée l'homme au langage coloré, qui admet faire sourire les touristes grâce à son accordéon et à sa façon de parler. Tous les jours, il les accueille chaleureusement, en anglais comme en français, et se laisse inspirer par l'ambiance et la foule présente afin de bien choisir la «p'tite toune» nécessaire pour le moment.»

Né au Québec à la frontière du Labrador, l'homme dans la jeune soixantaine taquine les touches de son accordéon depuis 58 ans, suivant ainsi les traces musicales – et linguistiques – de son paternel francophone, lui-même un grand accordéoniste. Même s'il ne peut se souvenir de toutes les mélodies françaises que jouait son père, Dave Jones a développé au fil du temps son propre répertoire de chansons variées.

Le musicien chevronné avoue être fortement imprégné de son lieu de travail. «C'est tellement une belle place, je suis capable de regarder à l'horizon pendant des heures et je vois l'histoire!». Vêtu d'un

costume d'époque du 18^e siècle, l'animateur se met dans la peau des pêcheurs de morue venus de France qui accostaient, chaque printemps, sur les rives de la côte ouest terre-neuvienne. Ces marins, pour la plupart Normands et Bretons, emportaient à bord de leur embarcation des briques qui servaient à la construction du dôme de leur four, dans lequel ils faisaient cuire le pain et le poisson. Alors que le traité d'Utrecht les obligeait à lever l'ancre l'automne venu, plusieurs d'entre eux ont quitté le navire en catimini pour rester de ce côté-ci de l'Atlantique, afin d'y fonder des familles, dont plusieurs habitants de Port au Choix portent fièrement le nom aujourd'hui. «L'histoire de la France va toujours rester ici», assure Dave Jones.

Des exils à deux époques

L'épopée des pêcheurs français résonne profondément chez Dave Jones. «Je suis pêcheur et je vais toujours être pêcheur», concède-t-il. La présence du four replonge Dave Jones dans ses souvenirs d'enfance, à la belle époque où les morues étaient nombreuses à sécher au vent. En côtoyant la grande histoire, Dave Jones

revit d'une certaine manière la sienne; ce dernier dresse un parallèle entre les expéditions des Français et l'exil de milliers de pêcheurs qui ont dû trouver un nouveau métier à la suite du moratoire sur la pêche à la morue, en 1992, bien souvent en troquant leur bateau pour de la machinerie lourde dans l'Ouest canadien. Un déracinement qui a laissé une marque indélébile dans sa vie et celle de nombreuses familles de l'Est du Canada. «C'est comme une maison à laquelle on aurait enlevé le toit, mais en nous disant qu'on est capable d'y rester. Mais qu'est-ce qu'on fait dans une maison sans toit?», image-t-il pour illustrer le drame.

Malgré une plaie qui ne se cicatrise pas, Dave Jones est loin de s'apitoyer sur son sort. L'amour de la vie est bien perceptible chez ce grand optimiste, reconnaissant de se trouver dans un décor aussi paradisiaque, le regard tourné vers l'horizon et ses magnifiques couchers de soleil. «Pour moi, le four français ici nous a amené une autre vie... au lieu de faire la pêche à la morue, on va être capable de faire la pêche aux gens, pour qu'ils viennent nous dire bonjour!», se console-t-il en rigolant.



Dave Jones vous accueillera aux French Rooms de Port au Choix dans les deux langues officielles, vêtu d'un costume d'époque du 18^e siècle et accompagné d'un accordéon. Photo: Millie Spence (Courtoisie)

SUITE EN PAGE 10

CONGRÈS D'ÉNERGIE

CODY BRODERICK | IJL - RÉSEAU.PRESSE - LE GABOTEUR - ATL

UNE MANIFESTATION CITOYENNE ÉCLATE LE CONVENTION CENTRE

La pluie et un petit orage n'ont pas découragé la vingtaine de manifestants qui se sont rassemblés au Convention Centre de la capitale lors du congrès EnergyNL qui s'est déroulée du 4 au 6 juin dernier.

Ayant quitté du beau temps de la côte ouest et du centre de l'île pour la pluie et le brouillard de la capitale, une vingtaine de personnes se sont rendus jusqu'à au centre-ville de St. John's pour manifester pendant le congrès EnergyNL.

Leur message? Ils ne sont pas satisfaits du projet Nujio'qonik de World Energy GH2, dont l'évaluation environnementale pour les deux premières phases a été approuvée en avril dernier avec conditions. Les manifestants s'inquiètent surtout de l'impact environnemental et social dans les régions où les parcs éoliens sont proposés.

«On veut avoir une discussion avec la compagnie et avec le gouvernement», résume Martin Chiasson, conseiller municipal de Cap Saint-Georges, sous les cris de ses confrères et consœurs comparant l'échelle des éoliennes à celle de l'immeuble Cabot Place situé en face d'eux. Si l'édifice fait 49 mètres de haut, les éoliennes prévues sur la péninsule de Port-au-Port seraient quatre fois plus grandes, soit 200 mètres.

En offrant les grandes lignes des mises à jour du projet le 4 juin dernier lors du congrès, Sean Leet, président-directeur général (PDG) de World Energy GH2, affirme que dans le cadre des premières phases du projet, la compagnie envisage de construire environ 300 éoliennes sur

la péninsule de Port-au-Port et dans la vallée de Codroy, ainsi qu'une usine d'hydrogène-ammoniac à Stephenville. Les phases deux et trois, qui n'ont pas encore fait l'objet d'une évaluation environnementale, verraient la construction d'environ 300 éoliennes de plus à Lewis Hills et vers Burgeo.

Premier projet à recevoir l'approbation dans toute l'industrie de la province, les éoliennes de World Energy GH2 produiraient 4 gigawatts d'électricité. Outre le projet Nujio'qonik, trois autres compagnies d'énergie éolienne se trouvent sur la table: Exploits Valley Renewable Energy Corporation à Exploits Valley, EverWind NL sur la péninsule de Burin et Toqlukuti'k Wind and Hydrogen (ABO) sur l'isthme de la péninsule d'Avalon.

Engagements envers les communautés

L'approbation des deux premières phases du projet Nujio'qonik est, en avril dernier, assortie de soixante conditions à respecter pendant toute la durée de vie du projet. Les conditions comprennent la construction des éoliennes à au moins un kilomètre des habitations, la limitation du clignotement des ombres à 30 minutes par jour et 300 heures par an, la mise en place d'un comité de liaison communautaire ainsi que la surveillance de l'eau et du bruit.

«Mais est-ce que cela va être fait?», se demande Martin Chaisson.

S'adressant aux médias après son discours au congrès, Sean Leet a affirmé que World Energy GH2 continuerait à consulter les résidents de la région. Cependant, le conseiller municipal de Cap Saint-Georges n'est pas convaincu des engagements ni de la compagnie, ni de la province.

«Ils prennent pour acquis qu'on n'est pas important, mais c'est notre communauté et c'est la région francophone de la province.» L'entreprise a également besoin d'une certaine de permis ou de licences délivrés par les autorités municipales, provinciales et fédérales, pour poursuivre ses plans.

Une transition juste?

Avant que le PDG de World Energy GH2 n'entre sur scène au congrès, le premier ministre Andrew Furey a réaffirmé l'intérêt du gouvernement provincial pour l'exploitation du pétrole «pour les décennies à venir.»

Le pétrole à Terre-Neuve-et-Labrador est «moins émetteur» qu'ailleurs, dit-il, et le projet Bay du Nord, qui a été mis en pause l'année dernière, est «nécessaire» pour l'économie.

En plus des représentants des compagnies d'énergie éolienne, y compris le PDG

d'EverWind Fuels Trent Vichie, des représentants de l'industrie du pétrole ont également participé au congrès, tels que la présidente d'ExxonMobil Canada Kerry Moreland, le PDG de l'Office Canada-Terre-Neuve-et-Labrador des hydrocarbures extracôtiers Scott Tessier, le PDG d'OilCo Jim Keating et le directeur national d'Equinor Canada Tore Løseth. Ce dernier précise que le projet Bay du Nord est d'ailleurs encore en train d'affiner son modèle financier.

Parmi les autres invités et les orateurs figuraient le ministre fédéral du Travail et des Aînés Seamus O'Regan, la cheffe de la Première nation Qalipu Jenny Brake, PDG du Nunatsiavut Group of Companies Garry Best, l'économiste en chef des États-Unis et chef de l'analyse pétrolière au sein du BP, Michael Cohen, ainsi que des représentants du secteur danois de l'énergie, parmi d'autres participants. Au total, environ 700 personnes y ont participé.

Terre-Neuve-et-Labrador s'étant engagée à atteindre une consommation nette zéro d'ici 2050, il ne reste plus que deux décennies et demie pour y parvenir. Lors de la transition d'une économie basée sur le pétrole à une économie basée sur les énergies renouvelables, la province et ses parties prenantes tiendront-elles compte de ceux qui crient fort en arrière-plan, comme ceux à la manifestation?

ENTREPRENEURIAT

JOCELYNE ROCHON | IJL - RÉSEAU.PRESSE - LE GABOTEUR - ATL

RÊVER VERT, RÊVER MIEUX

L'entreprise Green Head Growers a, après deux ans d'exploitation et fort de son expérience et de ses réussites, fait la preuve de sa viabilité dans la péninsule de Port-au-Port.

Au Boutte du Cap, là où la mer vient s'échouer contre le littoral, où le vent s'engouffre pour sculpter les arbres et le paysage, il est encore permis de rêver. Ce n'est pas la terre aride et rocailleuse de La Grand'Terre dans la péninsule de Port-

au-Port, son sol peu fertile ni sa météo capricieuse qui réussirait à décourager deux jeunes originaires de la région. Peu s'en faut, ces entrepreneurs visionnaires, ne sont pas que des rêveurs et n'ont pas hésité à mettre l'épaulé à la roue pour créer de toute pièce leur entreprise de culture de pousses et de laitues en serre: le Green Head Growers.

Dawson Greene, un jeune entrepreneur de 22 ans, fraîchement diplômé du campus Grenfell de l'Université Memorial en administration des affaires, et son oncle Timothy Collier, 35 ans, médecin de famille à Gander, partagent depuis longtemps un intérêt pour la culture maraîchère. C'est en jardinant et en cultivant leur propre potager qu'a germé l'idée de s'associer pour créer une entreprise de culture hydroponique à La Grand'Terre. Le projet a démarré en 2020 avec la construction d'une première serre.

Sueur et labeur

L'investissement de départ de 150 000\$ n'a pas bénéficié d'aide au démarrage. Le duo devait d'abord faire ses preuves et démontrer le sérieux et la viabilité de leur entreprise pour l'obtention d'aide au développement et de subventions gou-

vernementales. En dépit de leur mise de fonds, ils durent faire des compromis pour la construction de la serre, tant au niveau des matériaux, que de la main-d'œuvre qu'ils ont eux-mêmes assumée, n'épargnant pas leur sueur et leur labeur.

Protégée par un maigre paravent forestier de *tuckamore*, [arbustaie dense composée de sapin baumier], la serre est montée sur un squelette en bois, moins pérenne que les structures métalliques d'usage commun, mais plus économique et elle repose à même le sol, sans recouvrement de béton. Une grande partie du budget a été consacré à l'installation des circuits d'irrigation propres à la culture hydroponique, aux installations lumineuses et de chauffage. La source d'énergie principale reste l'électricité qu'ils doivent acheter, principalement pour la luminosité, le chauffage étant assuré par une immense chaudière au bois, un combustible économique et facilement accessible dans cette région. Les plateaux de culture montés, ils deviennent opérationnels deux ans plus tard, en 2022, et prêts pour les premiers semis! Depuis les débuts, ils ont déjà dû changer six fois le recouvrement de plastique, la rigueur du climat et le dieu Éole ne leur faisant pas de quartier.

Leur culture biologique se veut sans pesticides ni intrants chimiques, ce qui les oblige à fermer la serre quelques semaines par année pour la gestion parasitaire, rendue plus complexe sur une surface de terre. Ce moment d'arrêt leur permet de nettoyer tous les appareillages et les circuits et d'éliminer les indésirables comme les pucerons.

Ils réussissent malgré ces contraintes à produire des légumes biologiques de qualité et à participer à la souveraineté alimentaire de Terre-Neuve-et-Labrador. Car malgré des coûts de production élevés, ils les estiment inférieurs à ceux relatifs aux importations.

Pour atteindre leurs objectifs et se concentrer sur leur production maraîchère, Dawson explique qu'ils ont privilégié le modèle d'affaires des pêcheries (il est lui-même pêcheur de homards, 10 semaines par année dans l'entreprise familiale de son père et de son cousin.). Ils ne font donc pas de vente directe. Ils font la mise en sachet de leurs pousses et laitues sur place et ils transigent avec un distributeur, le Western Wholesale, pour assurer l'approvisionnement de leurs produits de St. John's à Corner Brook, en passant par Stephenville.



Dawson Green est un jeune Franco-Terre-Neuvien de 22 ans et un des propriétaires de l'entreprise Green Head Growers.
Photo: Jocelyne Rochon

SUITE EN PAGE 10

RÉFLEXIONS DU PARC GROS-MORNE

RAYMOND CUSSON

LE BONHEUR EST UN ÉTAT D'ÂME INTÉRIEUR

Est-ce qu'il est possible d'atteindre le bonheur dans une société de surconsommation? Peut-être, mais cet été, pensons autrement pour y arriver.

Ce faire, c'est d'aller à contre-courant, car la tendance populaire est croire que d'avoir plus de biens et d'argent est l'équivalent du bonheur.

On nous rapporte que la Finlande serait le pays le plus heureux au monde. En effet, ce dernier a remporté la palme pour une 7^e année consécutive avec les pays nordiques tels le Danemark, la Suède et l'Islande qui suivent le pas.

Ces petits pays ont mesuré la sécurité, la santé, le soutien social, le revenu, la liberté, la générosité, l'accès gratuit aux soins et à l'éducation comme éléments importants à cette évaluation en provenance des Nations Unies. En plus, le rapport collectif avec la nature est aussi cité comme élément clé.

De notre côté, le Canada se situe au 15^e rang dans ce même rapport, tandis que nous grimpons en deuxième parmi les pays du G7. Ce groupe inclut le Canada, la France, l'Allemagne, l'Italie, le Japon, le Royaume-Uni et les États-Unis.

Terre-Neuve-et-Labrador

Chez nous, selon Statistique Canada, Terre-Neuve-et-Labrador décroche la première place parmi les provinces canadiennes pour le bonheur. En général, les gens au pays sont heureux de vivre où ils vivent au Canada, mais c'est quand même dans notre province que nous disons être le plus heureux. Il y a de quoi se réjouir!

Il est intéressant de savoir, quel que soit le groupe d'âge, que personne n'a indiqué dans toutes les études et sondages sur le bonheur

et le bien-être, que passer plus d'heures devant leur écran serait une source de bonheur. Pourtant, cette dépendance est bien présente dans nos vies. C'est peu dire.

Les composants du bonheur

Jetons donc un coup d'œil de plus près à tout cela. Le bonheur est souvent défini comme un sens de bien-être positif intérieur où nos besoins sont satisfaits. Une revue de la littérature scientifique sur le sujet nous indique très clairement que les facteurs dominants du bonheur ne sont pas l'argent, l'accumulation de biens et propriétés ou de pouvoir.

Les composantes importantes seraient: notre relation avec nos familles et nos amis, le contact humain, être en concert avec la nature, l'appartenance à un groupe /

le sens communautaire et du collectif, le sentiment de partage, l'entraide et le désir de contribuer. Tout cela est primordial et devance l'aspect monétaire. Les psychologues travaillant dans le domaine sont unanimes à dire que les gens riches n'en seraient pas plus heureux pour autant. En somme, le bonheur c'est de transformer les richesses (humaines) en bien-être.

De toute façon, nous avons appris que le bonheur n'arrive jamais à nos portes à grandes doses. Il se pointe à petites gouttes par une marche dans la nature en écoutant le chant des oiseaux, par la lecture d'un bon livre, par notre participation à une activité collective ou à une fête de famille ou simplement en sirotant un café avec un être cher.

Voilà, soyez heureux et bon été!

SUITE DE LA PAGE 2

Le monument national est enfin dévoilé le 1^{er} juillet 1924, le jour du Souvenir à Terre-Neuve-et-Labrador.

Suivant les pas de Padre Nangle cent ans plus tard, Frank Sullivan, vice-président de la LRC-NL, s'est présenté au gouvernement provincial en automne 2020 pour proposer la création d'une tombe du Soldat inconnu.

Membre des FAC en 2000, Frank a eu la chance d'assister à l'inhumation du soldat inconnu devant le monument commémoratif de guerre du Canada à Ottawa - événement qui lui a changé la vie. Il s'est rendu compte en 2019 que Terre-Neuve-et-Labrador, qui ne faisait pas partie du Canada avant 1949, était le seul ancien Dominion britannique qui ne détenait pas de son propre sépulcre pour «un héros de guerre reconnu par dieu» comme il préfère dire. Depuis 1993 l'Australie, le Canada, la Nouvelle-Zélande et l'Afrique du Sud ont tous financé leurs propres tombes.

Cette information a servi comme justificatif de l'idée de la rapatriement, qui était fortement soutenue par le premier ministre Andrew Furey. «Le soutien per-

sonnel de Furey est remarquable, phénoménal, son gouvernement est la raison pour laquelle nous sommes si proches de ce jour important», dit Gary Browne.

Projet approuvé par le CWGC en juillet 2022, le gouvernement de Terre-Neuve-et-Labrador a accordé 6,1 millions de dollars au projet et le gouvernement du Canada y a investi plus de 3,5 millions.

Une fondation de fierté

Gary et Frank, tous les deux nés avant la confédération, ont cité une fierté liée à leur identité terre-neuvienne comme une force motrice pour ce projet. En dépit de l'existence de la tombe du Soldat inconnu à Ottawa comme site de mémoire pour les Canadiens du continent, il y avait le désir de construire une tombe qui racontait l'histoire spécifique des pertes de Terre-Neuve-et-Labrador. Il existe toujours «la fierté des personnes et la fierté du lieu», explique Gary. La tombe sera donc construite en granit et en labradorite.

Frank Sullivan ajoute: «On me demande souvent: "Si vous saviez que cela vous coûterait autant de travail, le feriez-vous quand même?" Oui.»

MOT DE LA RÉDACTION

Un groupe de 28 élèves et leurs cinq enseignants de Saint-Pierre-et-Miquelon ont effectué un séjour d'immersion culturelle et linguistique sur le vieux Rocher du 9 au 11 juin dernier. Accueillis à l'École Intermédiaire Brookside à Portugal Cove-St. Philip's, *Le Gaboteur* figurait parmi les invités spéciaux!

Après une journée de tourisme et de magasinage le lundi, les élèves français âgés de 10 et 11 ans ont participé à une journée sportive avec leurs hôtes anglophones le mardi. Avec un temps de 20 degrés et du soleil ce jour-là, ainsi que la visite du député et ministre provincial du Logement, Fred Hutton, l'échange entre les deux groupes scolaires s'est avéré un succès.

Une première pour l'enseignant terre-neuvien Sam Paterson, les élèves de Saint-Pierre-et-Miquelon participent à un échange annuel depuis près de 30 ans, avant que la pandémie de COVID-19 ne bloque les traversées.

Adultes de plus de 19 ans: d'autres échanges transfrontaliers vous attendent cet été! Pour assouvir votre curiosité, rendez-vous en pages 6 et 7 de ce numéro pour découvrir comment les microbrasseries et distilleries du vieux Rocher et du Caillou tentent de pénétrer leurs marchés respectifs.

Bon été et bonne lecture!

CODY BRODERICK
Rédacteur en chef



Photo: Cody Broderick

Le GABOTEUR

Le Gaboteur est le journal francophone de Terre-Neuve-et-Labrador depuis 1984. Il est publié en versions papier et numérique par la société sans but lucratif LE GABOTEUR INC.

SIÈGE SOCIAL

223-233 rue Duckworth, bureau 204
St. John's (TNL) A1C 1G8

709 753-9585 **Canada**

Un gaboteur, c'est un bateau qui transporte des marchandises ou des personnes de port en port. C'est aussi une personne qui se promène un peu partout et rapporte des nouvelles.

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Cyr Couturier Nancy Boutin
Ysabelle Hubert Andrée Thoms
Navel Sarr

Contact: ca@gaboteur.ca

ÉQUIPE

Directeur général
Idriss Chafroud - dg@gaboteur.ca

Rédacteur en chef
Cody Broderick - redaction@gaboteur.ca

Mise en page
Jessie Meyer

Ont collaboré à ce numéro

Kyle Dyke, Jessica Tucker, Marie-Michèle Genest, Jocelyne Rochon, Raymond Cusson, Anaïs Hébrard, André Magny, Coline Tisserand, Véronique Forbes, Catherine Arsenault, Liz Fagan

Impression: Advocate Printing
Distribution (dernier numéro): 700 exemplaires
ISSN 0836-8155

PUBLICITÉ

Représentation nationale
Lignes agates marketing
anne@lignesagates.com

Terre-Neuve-et-Labrador, Saint-Pierre et Miquelon
Le Gaboteur Inc.
admin@gaboteur.ca, www.gaboteur.ca/annoncer

ABONNEMENT

Tarifs pour un an, avant taxes

CANADA Papier + numérique: 35 \$
Numérique (Canada): 25 \$
INTERNATIONAL Numérique: 30 \$
Papier + numérique: 130 \$

www.gaboteur.ca/abonnement

réseau@presse
médias professionnels de l'Info locale

FIER MEMBRE

GAGNANT DU PRIX D'EXCELLENCE 2021
meilleur projet numérique de l'année

FINALISTE AUX PRIX D'EXCELLENCE 2021
meilleur article d'actualité, meilleur article communautaire et meilleur projet spécial imprimé

GAGNANT DES PRIX D'EXCELLENCE 2022
meilleure chronique

FINALISTE AUX PRIX D'EXCELLENCE 2022
meilleur article d'actualité

FINALISTE AUX PRIX D'EXCELLENCE 2023
meilleur article arts et culture, meilleure photographie et meilleur projet spécial imprimé

GAGNANT DES PRIX D'EXCELLENCE 2023
meilleur article d'actualité

LE GABOTEUR INC. est membre de du Réseau.Presse. Nous sommes fiers d'appuyer la Fondation Donatien Frémont.

COMMUNAUTAIRE

CODY BRODERICK

LE 30 MAI ET D'AUTRES FÊTES DE LA FRANCOPHONIE

En juin, de nombreuses identités minoritaires sont à l'honneur avec le Mois national de l'histoire autochtone et le Mois de la fierté. Maintenant que la province est arrivée aussi loin dans l'année 2024, comment avez-vous célébré votre francophonie le 30 mai dernier? Voici comment les régions ont souligné la langue française au cours du dernier mois écoulé.

ST. JOHN'S

Après avoir hissé le drapeau au Centre des Grands-Vents (CGV) la mairie de la capitale, les membres de l'Association communautaire francophone de Saint-Jean, de la Fédération des francophones de Terre-Neuve et du Labrador (FFTNL) et du grand public se sont rendus au Confederation Building pour chanter, réciter des poèmes, prononcer des discours et honorer la présence française de la province auprès du gouvernement provincial.

<https://www.gov.nl.ca/releases/fr/2024/dgsnl-fr/0530n12-2/>



Photo: Cody Broderick

LABRADOR

«Pour l'Ouest du Labrador, ça c'est fait dans la neige», nous confie Julie Cayouette, directrice générale de l'Association Francophone du Labrador (AFL). À 10h à Wabush, en présence du maire Ron Barron et du conseiller municipal Junior Humphries, les membres de l'AFL ont hissé le drapeau provincial de la francophonie. À 11h, les élèves de l'école ENVOL se sont rendus à la mairie de Labrador City pour la levée du drapeau, suivi d'un dîner pizza dans les locaux de l'AFL.



Photo: AFL (Courtoisie)

CÔTE OUEST

Dans la péninsule de Port-au-Port, les Franco-Terre-Neuviens ont fait la fête tout le week-end dans le cadre du projet À la croisée des îles organisé par le Réseau culturel francophone et le Réseau des aînés francophones. Au programme: des arts visuels d'Anastasia Tiller ainsi que des concerts musicaux de Port-aux-Poutines, La Famille Gallant, Laura Penney, les Frères Felix, Louise Gauthier et Les Passeurs.

À Corner Brook et dans la péninsule de Port-au-Port, des politiciens, des employés d'organismes communautaires, des artistes et des étudiants ont hissé le drapeau de la francophonie provinciale. Kenny Grady, du Coin Franco, a glissé au *Gaboteur* que Danielle Morin, vice-présidente de la FFTNL, a aussi signé une proclamation avec la Ville de Corner Brook reconnaissant la journée provinciale.



Photo: Kenny Grady (Courtoisie)

D'AUTRES FÊTES FRANCO



Photo: Cody Broderick

La francophonie était à l'honneur non seulement le dernier jour du mois de mai, mais aussi tout au long du mois. Au CGV, la ligue d'improvisation de St John's, Amuse-Gueules, en photo, a donné son premier spectacle sur le vieux Rocher le 17 mai, en accueillant de jeunes du public en plus de sa troupe habituelle. Les classes d'immersion en français des quatre coins de la province ont également profité des spectacles en français des conteurs canadiens Mafane et Anne Glover pendant les deux dernières semaines de mai.

Concours de rédaction

RACONTEZ VOTRE RÉALITÉ

Vous comptez poursuivre vos études postsecondaires à Terre-Neuve-et-Labrador et vous cherchez un coup de pouce?

Écrivez 750 mots sur votre réalité locale et vous courrez la chance de gagner 500\$ pour contribuer à vos études!

Voici quelques pistes:

1. Quelle est l'histoire de votre localité et comment cette histoire se reflète-t-elle dans votre vie quotidienne actuelle?
2. Décrivez votre endroit préféré de la province et expliquez pourquoi il est significatif pour vous et la région.
3. Racontez une légende ou un récit populaire spécifique à votre région. Comment cette histoire influence-t-elle la culture locale?
4. Racontez une expérience remarquable que vous avez vécue dans la province.
5. Décrivez-vous un bâtiment ou un espace naturel dans votre coin de la province. Cet espace raconte quelles histoires?
6. Racontez l'histoire d'un personnage local célèbre ou influent et son impact sur la région.
7. Comment votre région a-t-elle évolué au cours des dernières décennies et qu'aimeriez-vous voir dans son avenir?
8. Toute autre question concernant votre région d'origine de la province ou votre région préférée à Terre-Neuve-et-Labrador.

Éligibilité:

Les participants doivent être résidents de Terre-Neuve-et-Labrador et inscrits à une institution secondaire ou postsecondaire dans la province.

Si vous incluez une photo pour accompagner votre texte, vous gagnerez un point bonus!

Envoyez votre texte à redaction@gaboteur.ca avant le 31 juillet 2024 pour vous qualifier. N'oubliez pas d'indiquer votre nom, votre année et votre établissement d'études et ce que vous étudiez (ou aimeriez étudier)!



VOYAGES D'ÉTÉ EN BOUTEILLES ET CANETTES

Des pubs de George Street dans la capitale, en passant par des *shed parties* sur la péninsule de Burin, jusqu'aux bistrotis de fine-gastronomie française à Saint-Pierre, faites attention à ne pas avoir la gueule de bois cet été avec les nombreuses boissons françaises et terre-neuviennes qui se retrouvent au-delà les frontières... ou pas. (CB)

L'AMITIÉ: L'INGRÉDIENT SECRET DE CETTE BIÈRE COLLABORATIVE

La French Ale est le dernier fruit de travail entre la Brasserie Artisanale de l'Anse et celle du Dildo Brewing Co.

ANAÏS HÉBRARD



Photo: Cody Broderick

Si vous entrez dans un commerce d'alcools à Saint-Pierre ou à Miquelon et que vous recherchez un produit local, vous découvrirez parmi une collection de bouteilles de bière Miqu'Alé.

Les étiquettes de la rousse, de la blonde ou encore celle du pilsner de mer, donnent tout simplement envie de goûter tous les produits de cette collection. Une canette de 473 ml, la French Ale, complète l'ensemble. Elle est illustrée d'un dessin joyeux et original, celui d'un chevreuil à vélo avec un kakawi sur le porte-bagage.

Voulez-vous la déguster? À Saint-Pierre et à Miquelon au moment de la rédaction de ce texte, il faudra encore attendre un peu. La palette chargée du précieux breuvage n'a pas encore traversé le bras de mer pour arriver jusqu'à nous. Cependant, les habitants de Dildo, eux, peuvent déjà boire cette nouvelle venue en l'achetant directement à la brasserie du village. Ailleurs à Terre-Neuve, vous la trouverez également dans les dépanneurs ou les débits de boissons locaux.

Mais alors cette bière, d'où vient-elle? Du petit Caillou français ou du vieux

Rocher canadien? Tout simplement des deux régions. Et que nous raconte l'illustration fantaisiste de la canette? Elle nous raconte la collaboration fructueuse entre deux brasseries, celle de Terre-Neuve installée à Dildo et celle de Miquelon installée dans l'anse de la grande île.

Un goût du voyage

Le contenu de la canette est une bière kolsch, rafraîchissante comme on aime en boire autour d'un apéritif ou d'un barbecue lors des chaleurs estivales. C'est une recette conviviale alliant le savoir-faire des deux brasseurs. Cependant, dans cette bière, il y a un ingrédient indispensable à sa réussite: c'est l'amitié tissée par ses créateurs lors d'une rencontre autour de la gastronomie à Saint-Pierre-et-Miquelon organisée par la Collectivité territoriale.

À la suite de cette rencontre, Laura Bertrand et Gwenaël Michel de Miquelon se sont déplacés à Dildo pour entrer dans l'aventure de cette création née de leurs retrouvailles. Petit clin d'œil de la destinée, le déplacement s'est fait durant la fête de la Saint-Patrick. Ainsi la bière a été créée sous les meilleurs auspices, dans une ambiance de fête alors que groupes de musique folk se succédaient dans la brasserie terre-neuvienne.

Mais pourquoi le déplacement des Français vers le Canada et non le contraire? Tout simplement en raison des taxes. Une bière brassée à Miquelon puis exportée

au Canada coûterait au consommateur le prix d'une bouteille de champagne ou d'une cuillère de caviar! Il faut ajouter que les taxes peuvent être prohibitives même entre états canadiens. De même, les Saint-Pierrais et les Miquelonnais ont l'exclusivité du breuvage de toute la France, car l'envoi de bouteilles vers l'Hexagone serait aussi une entreprise risquée.

Si l'on n'habite pas sur place, il faut donc venir dans les îles pour goûter ces nectars. N'est-ce pas une bonne motivation pour voyager? L'emporter dans ses bagages pour la faire découvrir aux cousins de l'Hexagone est une autre option, ce cadeau fait toujours plaisir.

La matière première, elle aussi, voyage. Dans cette bière de style allemand, l'orge et le houblon viennent de la France. Nos deux brasseurs expérimentés font le reste, le résultat étant à la hauteur de l'attente des consommateurs. Cette collaboration entre ces professionnels est un enrichissement pour chacun d'entre eux. Ce qui les motive, c'est la découverte de nouveaux matériels, les étapes de fabrications différentes qui permettent à chacun de revoir sa manière de procéder, les techniques renouvelées à chaque rencontre, l'amélioration des procédés, tout cela pour le plus grand bonheur de ceux qui auront la chance de boire cette bière festive.

Alors, cet été, lorsque la canette sera ouverte, n'oublions pas de lever notre verre à la santé de l'amitié, au sens le plus fort du terme!

CHRONOLOGIE

UNE PETITE HISTOIRE DE RUM-RUNNING

Si le vieux Rocher et le Caillou collaborent aujourd'hui de multiples façons pour importer et exporter leurs produits alcoolisés respectifs sur chaque territoire, il y a un siècle, la prohibition interdisait cette relation. Replongeons dans cette histoire de contrebande.

CODY BRODERICK

1871 Le gouvernement de Terre-Neuve introduit une loi sur la tempérance, permettant aux circonscriptions électorales d'organiser des élections sur l'interdiction de l'alcool dans leur région. Le mouvement de prohibition gagne un soutien considérable au cours des quarante années suivantes.

Les membres de la Women's Christian Temperance Union, qui ont commencé le mouvement de prohibition portent des rubans blancs, comme dans leur logo, représentant la pureté, et sont connus sous le nom d'Armée du ruban blanc.



1915 L'élection sur la prohibition à l'échelle du dominion prend place. Les électeurs éligibles sont les hommes âgés de 21 ans et plus qui vivent sur l'île. Les femmes et les résidents du Labrador n'y sont pas éligibles. La prohibition l'emporte par 385 voix.

1917 Une interdiction à l'échelle du dominion entre en vigueur pour les habitants de Terre-Neuve et du Labrador.

Les règlements de la nouvelle loi contre l'alcool ont été publiés dans les médias de la Dominion, comme *Newfoundland Quarterly*. Photo: Archives DAI de l'Université Memorial



1918 Chaque province canadienne gère ses propres lois de prohibition, dont certaines entrent en vigueur dès 1915, mais une interdiction nationale de l'alcool est appliquée pendant deux ans, jusqu'en 1920. Certaines provinces ont maintenu l'interdiction, comme l'Île-du-Prince-Édouard jusqu'en 1947.

1920 Début de la prohibition aux États-Unis.

1921 Des contrebandistes américains commencent à importer de l'alcool aux États-Unis depuis les Bahamas. La route, «Rum Row», est longue et devient chère. Les contrebandistes sont baptisés des *rumrunners*.

1922 À Halifax, les frères Folquet de Saint-Pierre, concluent un accord commercial avec le *rumrunner* américain Bill McCoy et commencent à lui fournir de l'alcool provenant de l'archipel français, qui est plus proche et moins cher que les Bahamas.

Eugène Folquet reçoit le gangster américain Al Capone dans un café saint-pierrais alors que ce dernier fait un tour du Rum Row. Ayant séjourné à l'Hôtel Robert lors d'une de ses visites, aujourd'hui, on peut y trouver des souvenirs de son passage.

HISSEZ LES VOILES! RHUM ET GIN À L'HORIZON!

Créée il y a à peine deux ans par Stéphane Bry, la distillerie Le Goéland de Saint-Pierre-et-Miquelon concocte gin, rhum, vodka et cocktails prêts à boire à partir de produits issus du terroir de l'archipel français. La tentation est évidemment grande d'enjamber les quelques encablures séparant la province de l'archipel et d'aller faire goûter ces divins produits. Mais entre le désir et la réalité, il y a parfois presque un océan...

ANDRÉ MAGNY | IJL - RÉSEAU.PRESSE - LE GABOTEUR - ATL

Tout a commencé il y a quatre ans. Le fondateur du Goéland Stéphane Bry, ancien journaliste notamment au *Gaboteur*, se reconvertisse en maraîcher. Il démarre Ligne Verte, une ferme hydroponique. Elle deviendra, en fait, la société qui gère également la distillerie. «On a donc des légumes frais, des aromates. On a une partie conserverie et on cultive également des champignons.»

L'idée de la distillerie est venue quelque temps après, dans un souci de développement et de mise en valeur de certains produits de la ferme. Par la suite, s'est également greffée l'idée d'utiliser des produits du terroir dans la fabrication de boissons alcooliques. C'est ainsi que la canneberge ou la chicoutai, qui se retrouvent sur l'île, sont macérées et utilisées dans la préparation de certains cocktails prêts à boire ou à diluer. Jusqu'à maintenant, le catalogue de la seule distillerie actuellement en activité à Saint-Pierre compte une bonne douzaine de produits, dont du rhum blanc et ambré, de la vodka et du gin boréal distillé avec des bourgeons de sapin et des feuilles de thé du Labrador locales.

Traverser l'autre côté

Si les bouteilles du Goéland se retrouvent déjà dans l'Hexagone, les quelque 20 km séparant Terre-Neuve-et-Labrador et Saint-Pierre-et-Miquelon sont un peu plus ardues à traverser que les 6000 km vers la France.

Selon monsieur Bry, il en est à la première des quatre étapes avant d'espérer faire déguster ses produits aux voisins canadiens. Si on commence par tâter l'intérêt des gens d'en face, il faudra par la suite, entre autres, trouver un négociant et réaliser un

tas de tests pour satisfaire la réglementation. Est-ce plus compliqué d'exporter des boissons alcooliques en France qu'au Canada? Stéphane Bry dira que c'est différent. «En France, on peut avoir plusieurs clients, mais à Terre-Neuve-et-Labrador, on en a qu'un seul, la Commission des liqueurs de Terre-Neuve», connue en anglais sous le nom de la Newfoundland and Labrador Liquor Corporation.

Dans son parcours du combattant, il aura de l'aide de la Chambre d'Agriculture, de Commerce, d'Industrie, de Métiers et de l'Artisanat de Saint-Pierre-et-Miquelon (CACIMA). Cette chambre de commerce, relais de l'organisme Business France, représente quelque 550 entreprises immatriculées sur l'archipel de Saint-Pierre-et-Miquelon. Selon son site elle a pour mission «de sauvegarder les intérêts professionnels et économiques de ses ressortissants, de contribuer à améliorer l'environnement économique des entreprises et favoriser le développement de la collectivité territoriale.»

Concrètement, comme l'explique sa directrice, Janick Cormier, la CACIMA est là notamment «pour accompagner les entreprises sur le volet import/export; qu'il s'agisse d'aider à rechercher des fournisseurs, partager des savoir-faire et participer à des salons professionnels.»

Galérer avant de déguster

Madame Cormier reconnaît que «les complexités administratives» ne favorisent pas toujours les très petites sociétés, qui sont en majorité à Saint-Pierre-et-Miquelon. Sa collègue, Marion Ughetto, conseillère auprès des entreprises et responsable du dossier import-export au

sein de la CACIMA, confie que pour ce qui est de l'agro-alimentaire, «c'est compliqué», car il faut répondre aux exigences de l'Agence canadienne d'inspection des aliments (ACIA). «C'est tout un tas de réglementations qui s'imbriquent. Il faut tout faire dans l'ordre. En fonction de ce qu'on vend et de ce qu'on produit, les démarches sont différentes.»

Et ce qui complique les choses, c'est que, contrairement à ce qu'on pourrait croire, Saint-Pierre-et-Miquelon n'est pas considéré comme partie de l'Union européenne. On touche ici à la différence entre les départements d'outre-mer et les territoires d'outre-mer (les DOM-TOM). Une entreprise agroalimentaire souhaitant exporter au Canada devra d'abord obtenir un agrément européen et ensuite demander l'agrément auprès de l'ACIA.

S'il est possible pour une petite entreprise saint-pierraise de participer à un salon de l'alimentation ou à un salon artisanal à Terre-Neuve-et-Labrador, il ne sera pas possible d'y vendre directement sa marchandise. «En fait, en fonction des produits, il y a différents types de démarches», de poursuivre madame Ughetto. Prenons le cas des fromages: selon le type de fromage et de sa composition, il y a différents règlements.

Peter Wilkins, copropriétaire de la Newfoundland Distillery Company à Clarke's Beach, dans la région de Conception Bay, serait «heureux de vendre là-bas», et tout autant si les gens de Saint-Pierre-et-Miquelon venaient davantage lui rendre visite dans sa salle de dégustation. L'inverse est évidemment encore plus vrai. La CACIMA est bien consciente que le marché terre-neuvien est intéressant pour ses membres vivant sur un archipel peuplé de seulement 6000 habitants.

De l'espoir en vue côté terre-neuvien pour le gin du Goéland fait avec des herbes du Labrador? «Oui, c'est l'objectif, selon Janick Cormier, du groupe CAFFÉ qui œuvre pour faciliter les relations d'affaires entre les entreprises de l'archipel et de Terre-Neuve-et-Labrador.» Horizon TNL fait d'ailleurs partie de cette Coalition atlantique francophone de facilitation économique (CAFFÉ) lancée en 2022. Que les gens soient de Fortune ou de Miquelon, «nos petites communautés auraient besoin de vendre un peu plus», de conclure Marion Ughetto.



La distillerie créée par Stéphane Bry produit plus d'une douzaine de produits issus du terroir dont un Boréal Dry Gin, du rhum ambré et du rhum blanc. Photo: Distillerie Le Goéland (Courtoisie)

LECTURES ESTIVALES AVEC VOTRE CAFFÉ

L'initiative CAFFÉ vise à soutenir les entreprises de Saint-Pierre-et-Miquelon et de Terre-Neuve-et-Labrador en développant les échanges d'expertise ou la vente de produits et services au-delà des frontières. Pour en savoir plus sur cette coalition, restez à l'affût sur www.gaboteur.ca où de nouvelles lectures vous attendront tout au long de l'été! (CB)

1923 En 1923, Saint-Pierre-et-Miquelon a importé 435 700 caisses de whisky, soit trois fois plus que l'année précédente. À titre de comparaison, avant la prohibition, entre 1911 et 1918, seulement 11 000 caisses d'alcool au total y ont été importées. À Terre-Neuve à cette époque, contrairement aux provinces maritimes, les entrepôts sont restés ouverts pour les expéditions d'alcool.

1924 La prohibition prend fin à Terre-Neuve-et-Labrador. Le gouvernement de l'époque, dirigé par Monroe, crée alors une commission de contrôle des boissons alcoolisées chargée de superviser la production et la vente de boissons alcoolisées, connue aujourd'hui sous le nom de Newfoundland and Labrador Liquor Corporation.

La Grande-Bretagne et le Canada interdisent l'exportation d'alcool vers les États-Unis. La France ne signe pas l'accord et à Terre-Neuve, les ressources administratives et financières sont trop limitées pour collaborer.

Al Capone aux années 1930.
Photo: Wikimedia Commons



1926 À Chicago, l'homme d'affaires et de contrebande saint-pierrais Henri Morazé, surnommé le «Gentleman Bootlegger», rencontre le gangster américain Al Capone et commence ensuite à faire affaire avec lui. Henri Morazé deviendrait ensuite l'homme le plus riche de l'archipel.

1930 Un inspecteur envoyé dans l'archipel par le ministère français des affaires étrangères pour y étudier le commerce de l'alcool conclut que l'arrêt de la distribution d'alcool en contrebande s'avérerait «catastrophique» pour les îles.

1931 Al Capone séjournerait au Hotel Newfoundland. En 1999, un menu de l'hôtel portant sa signature est connu du public. Une légende à Burin veut toujours aujourd'hui qu'il ait fait des affaires à la Banque de Nouvelle-Écosse locale à cette époque, et un panneau à Point May, également sur la péninsule de Burin, témoigne de sa visite.

Le Hotel Newfoundland, où se trouve aujourd'hui l'hôtel Sheraton du centre-ville de St. John's.
Photo: Wikimedia Commons



1933 La prohibition américaine prend fin. Or, la *rum running* vers le continent se poursuit pour quelques années de plus, offrant aux consommateurs étrangers une *bonne boisson* à un tarif moins cher.

1947 Après avoir été emprisonné sur l'archipel français, interdit d'entrée au Canada et aux États-Unis pendant environ 15 ans, contrebandier devenu héros local, Henri Morazé, devient vice-président de l'Assemblée territoriale. 18 ans plus tard, il sera décoré de la Légion d'honneur, la plus haute décoration honorifique française.

Henri Morazé a été immortalisé sur un timbre saint-pierrais en 2009. Photo: Capture d'écran



2024 Si l'industrie de contrebande n'est plus aujourd'hui, avec de lourdes amendes infligées aux contrebandiers depuis des années, la *rum running* entre l'archipel et le vieux Rocher se fait toujours de temps en temps sous le couvert de la nuit... Des opérations de police ont été organisées à plusieurs reprises au cours de la dernière décennie.

REGARD PHOTOGRAPHIQUE ET POÉTIQUE SUR LES MINES DU LABRADOR

À travers son zine photographique *Nord Minier*, la Française Sara Teinturier offre un regard poétique et singulier sur la région du Labrador Ouest, entre gigantisme de l'activité minière, démesure de la nature et petitesse de l'être humain. Elle signe ici son premier objet photographique imprimé, dont le lancement aura lieu à Montréal fin juin.

Ce sont 250 clichés en noir et blanc que Sara Teinturier a rapporté de son passage au-delà du 52° parallèle nord au Labrador-Ouest. De 2021 à 2022, en dehors de son travail de directrice générale à L'Association francophone du Labrador (AFL) à Labrador City, elle a exploré la ville et les alentours - Wabush, Fermont - pour photographier un environnement nordique, bien différent de sa vie montréalaise.

À la découverte de villes minières

«Cela a été une expérience très marquante pour moi d'aller dans cette zone du nord du Canada et ce projet est une manière de donner à voir quelque chose de cette expérience-là justement», explique la Française originaire de l'Ouest de la France, et qui vit au Canada depuis une dizaine d'années.

C'est seulement une fois de retour à Montréal qu'elle réalise l'importance de son corpus – plus de 200 clichés – et leur potentiel visuel et documentaire. En se replongeant dans ses images début 2024, madame Teinturier retrouve de nombreux éléments qui ont marqué son séjour labradorien: l'immensité de la nature, le rude hiver, mais surtout, la place prépondérante de l'activité minière dans la région, et son gigantisme.

Le titre *Nord minier* s'est donc naturellement imposé au projet photographique. «Tout tourne autour de la mine, qui fonc-

tionne en continu. Ces communautés humaines complètement tournées vers cette activité-là ont été pour moi une grosse découverte», raconte celle qui fait de la photographie documentaire depuis la fin des années 90.

Raconter des histoires quotidiennes en noir et blanc

À travers sa pratique artistique documentaire, Sara Teinturier offre un regard poétique en noir et blanc sur le quotidien des personnes, des communautés et des territoires rencontrés au gré de ses explorations. «En noir et blanc, mes images dialoguent ainsi entre réalité sociale, paysages et évocation visuelle, pour offrir une vision à la fois poétique et ancrée», peut-on lire sur la page de sa campagne de sociofinancement.

Le zine comme objet photographique expérimental

Si elle a choisi le format du zine photographique, une œuvre auto-produite et auto-publiée à faible tirage, c'est pour pouvoir se donner l'espace d'expérimenter tout en sautant progressivement le pas vers la professionnalisation de son activité photographique. «Avec le zine, il y a quelque chose de rassurant et d'expérimental, c'est une publication moins intimidante que le livre photo par exemple.»



Chercheuse et photographe, Sara Teinturier considère que ses deux casquettes se répondent et s'enrichissent mutuellement. Partie dans la Bande de Gaza à la fin des années 90 dans le cadre de sa maîtrise en sciences sociales, elle expérimente la photographie pour documenter ses recherches: cela marquera à tout jamais son approche artistique de la photographie documentaire. Photo: Sara Teinturier (Courtoisie)

En avril dernier, elle lance une campagne de sociofinancement sur la plateforme de financement participatif Ulule pour financer une partie des coûts d'impression du zine, tiré en 275 exemplaires. Objectif: récolter 1000\$. C'est chose faite, en à peine une dizaine de jours, à la grande surprise de Sara Teinturier. «Je ne m'attendais pas à ce que la campagne aille aussi rapidement! C'est pour moi très encourageant, cela permet de se conforter dans ce type de projets.»

Elle a finalement décidé de prolonger sa campagne en juin jusqu'au lancement du zine pour permettre aux retardataires d'y participer et couvrir une plus grande partie des frais réels de la photographe.

Une balade visuelle poétique

Quand elle ne travaille pas à l'Université de Sherbrooke, où elle exerce à temps partiel en tant que coordinatrice au centre du Centre de recherche Société, Droit et Religions de l'Université de Sherbrooke, Sara Teinturier se plonge donc dans le proces-

sus créatif du zine, entre la conception de la maquette et les allers-retours avec un imprimeur montréalais. Plutôt que de vouloir à tout prix raconter une histoire visuelle linéaire dans son zine, elle s'est finalement laissé guider par les mouvements et les tonalités dominantes de noir et blanc des clichés.

Résultat d'un travail de réflexions et de conception de plusieurs mois, ce zine photographique se veut «une balade visuelle et le témoignage de son émerveillement sur la démesure de la nature, la petitesse de l'humain et son incroyable capacité à s'adapter à des conditions extrêmes», résume Sara Teinturier.

Après son lancement québécois fin juin, *Nord minier* prendra son envol en outre-Atlantique à l'automne prochain pour un lancement en France. Par la suite, Sara Teinturier compte bien développer d'autres événements artistiques en lien avec cette première publication, et qui sait, peut-être se rendre à nouveau au-delà du 52° parallèle nord pour Sara Teinturier pour faire découvrir *Nord minier*?

Pour en savoir plus sur la campagne de financement participatif de Sara Teinturier: www.fr.ulule.com/zine-nord-minier

Pour découvrir l'ensemble des projets de la photographe: www.sarateinturier.photo



Photos: Sara Teinturier (Courtoisie)

DU FRANÇAIS DANS UN ZINE TERRE-NEUVIEN

Débarquée du Québec à l'automne 2018, Maude-Julia Blanchet s'investit surtout dans la scène musicale et artistique de la capitale. Dans le cadre du festival Lawnya Vawnya, qui s'est déroulé du 5 au 8 juin dernier, elle a créé une bande-dessinée en français dans le zine *Out and About Comics*, publié par I Don't Do Comics.

Dans sa bande-dessinée, elle raconte *La routine* de sa traversée en solo à vélo à travers les États-Unis. Si cette œuvre a

été réalisée en noir et blanc pour correspondre au style du zine, la Québécoise est daltonienne, qui fait en sorte que les couleurs uniques dans ses aquarelles y ajoutent un sens de fantaisie et de charme. Vous pouvez découvrir ses œuvres sur sa page Instagram @watercolourblind_sketches.

Envie d'acheter une copie? Au moment de la rédaction de ce texte, elles ne sont en vente qu'aux bureaux de Lawnya Vawnya, au 4, Cliff's - Baird's Cove. (CB)

CARNET DE VOYAGE - ÉPISODE 12 | Texte: Véronique Forbes - Illustrations: Catherine Arsenault

Chasse aux possibles de Baie-Comeau à L'Anse aux Meadows

Dans cette série littéraire mêlant l'autobiographie au carnet de voyage, une professeure en archéologie à l'Université Memorial vous invite à l'accompagner dans ses réflexions et aventures à travers le temps et les paysages de la côte Atlantique à la recherche de futurs alternatifs.

J'ai laissé passer tout un an avant d'écrire le dernier épisode de ce récit racontant mon voyage de Baie-Comeau à L'Anse aux Meadows. J'avais besoin de recul pour mieux voir les contours des paysages et dégager les leçons de cette fable qui se dessinait pour mieux me guider.

Pourquoi me donner la peine de vous raconter tout ça, de consacrer du temps pour écrire et de prendre une page dans le seul journal francophone de Terre-Neuve-et-Labrador, malgré mon appartenance au Québec mieux nanti et souvent blâmé pour certaines injustices souffertes par les gens d'ici?

Qu'est-ce qui m'a poussé à oser prendre le risque de le publier, de peut-être perdre un temps précieux aux lecteurs qui se rendront jusqu'aux dernières lignes?

Je me le suis demandé. Pour être honnête, je me le demande encore parfois.

La vérité c'est qu'il y a trop de raisons qui auraient pu m'en dissuader, mais ces mêmes raisons provoquent une sorte de peur à laquelle j'ai décidé il y a bien longtemps de ne pas céder.

(Pensez «Chicken!» dans *Back to the Future*.)

Disons que j'ai découvert par expérience qu'en prenant des petits risques j'avais surtout de la confiance en moi à gagner.

C'est peut-être d'une naïveté arrogante, mais j'étais convaincue que j'avais quelque chose d'important à dire, et que si j'osais, il y aurait peut-être un petit nombre de «comme moi» qui pourraient en bénéficier.

Après tout, les propos généreux d'autres autrices et les confidences de mes amies proches se sont si souvent avérés le baume dont j'avais besoin pour panser mes blessures et me pardonner certaines fautes.

Ça m'aurait fait du bien de savoir, quand j'étais plus jeune, que mon hypersensibilité était un atout, qu'elle pouvait être une source de force plutôt qu'une faiblesse - que d'être moi-même, et de montrer tant de vulnérabilité, n'allait nullement m'empêcher de réaliser mes rêves - au contraire.

Seulement il faut bien se l'avouer: au milieu du parcours, entre mon retour de L'Anse aux Meadows en 2021 et aujourd'hui, je me suis parfois égarée.

Ce projet d'écriture s'est souvent transformé en obsession et est devenu une obligation. Dans mes tentatives de jongler mes cours avec mes textes mensuels et un projet de recherche aussi excitant que gargantuesque, j'ai souvent échoué.

Ma *Chasse aux possibles* s'est détournée vers des frustrations plaintives et des platitudes mondaines, et j'avoue que j'ai soumis à Coline et Cody (les rédacteurs en chef qui rendent possible la chasse aux possibles) quelques textes que je trouvais confondus et confondants et dont j'avais un peu honte.

Même si j'ignore si j'ai réussi à toucher des personnes et à leur donner un peu de réconfort, c'est correct. Après tout, cette œuvre imparfaite était aussi un prétexte pour inspirer les dessins de mon artiste préférée.

Alors pourquoi pas terminer, puisque j'ai commencé...

Je reviens de chez mes parents qui ont déménagé dans leur ville natale de Matane, le berceau de notre histoire de famille. Là-bas, ils sont près de beaucoup de leurs frères et

sœurs, ainsi que de vieux amis. Ils peuvent se visiter à l'improviste le temps d'un café, et simplement être là les uns pour les autres.

Même si la maison de Baie-Comeau me manque, je suis surtout contente que ça me permette de voir la famille étendue plus souvent et qu'il me suffise de traverser le fleuve Saint-Laurent en deux heures de bateau pour retourner voir mes meilleures amies.

Quand j'ai découvert récemment que la compagnie aérienne PAL offrait un vol de St. John's à Mont-Joli d'une durée d'une demi-journée seulement, je me suis sentie beaucoup moins éloignée de ma famille. (Ceux d'Air Canada font le détour en sens inverse vers de grandes villes plus profitables en plus d'être retardés ou annulés dès qu'il y a un brin de neige ou de brume. Donc: la plupart du temps.)

Écrire *Chasse aux Possibles* était aussi simplement un moyen de me rapprocher de ma famille et de mes amis. À défaut de pouvoir être «en présentiel» dans leur quotidien, je leur dédie cette missive.

C'est ma tante Élise qui m'a incité à finalement finaliser ce dernier épisode, lors d'une conversation autour d'une bière et d'une poutine à La Fabrique avec mon papa, mon cousin Jean, ma cousine France et son conjoint.

C'est donc sur le vol de retour, d'un chez-moi à un autre, que j'écris ces lignes avec un cœur beaucoup plus léger qu'au moment de commencer.



Catherine, Daisy, Julie et moi devant les grilles du défunt bar Le Vert Feuillage à Baie-Comeau, où nous avons l'habitude de passer nos vendredis soir il y a à peu près vingt ans.

Même si je sais que la vie m'apportera encore des journées sombres de tempête, je me sens plus stable et courageuse, mieux équipée pour les affronter la tête haute sachant que je ne serai jamais seule (et que je ne l'ai jamais été).

Nos histoires ont le pouvoir de nous aider à avancer avec un peu plus d'assurance si on prend le temps de se les raconter. Ça devient plus facile de suivre le tracé qui s'en dégage et d'apprécier les choix qu'on a faits aux carrefours de notre passé, et d'être ainsi mieux équipés pour décider de la direction à prendre.

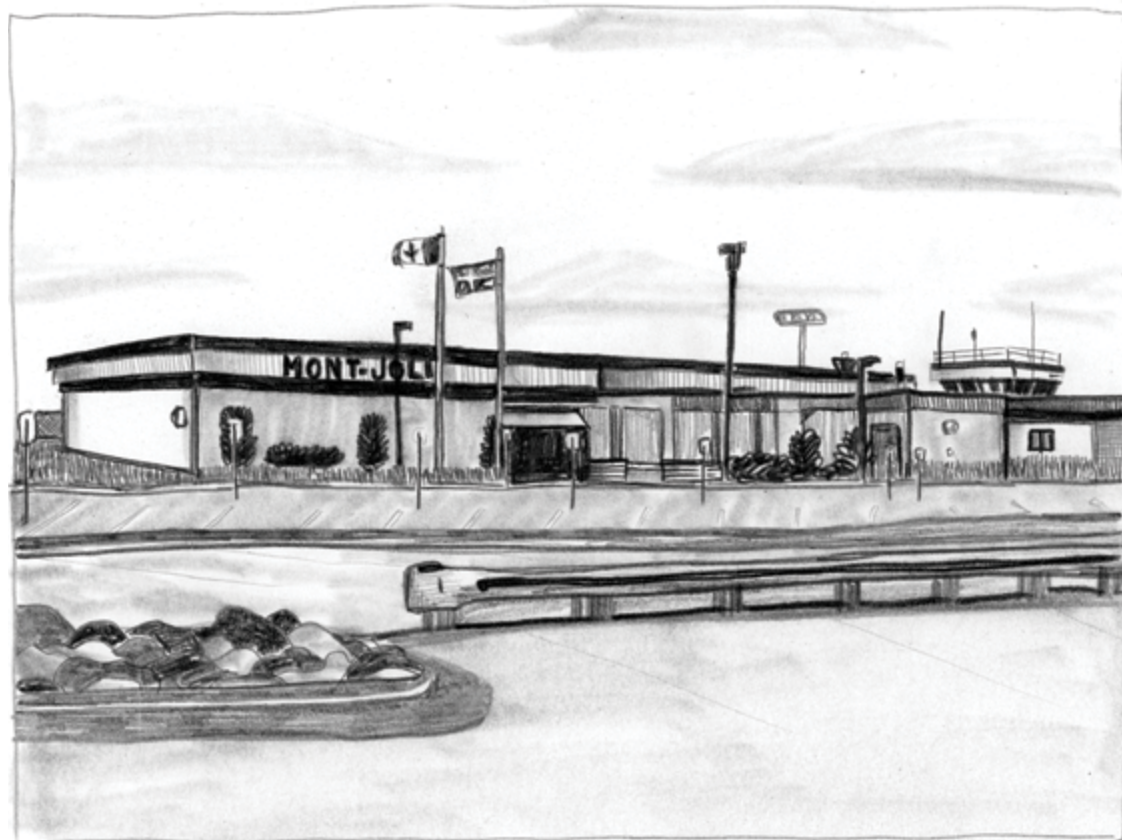
Ça aide aussi à accepter qu'on ne puisse jamais savoir, au bout du compte, où tout ça va nous mener, et donc qu'avancer comporte autant de «lâcher-prise» (sur ce qui ne dépend pas de nous) que de contrôle (sur nos propres actions et décisions).

C'est pourquoi il est important de ne pas trop attendre avant de faire les pas qui rendront nos rêves possibles et qui peuvent les rendre réalités.

C'était simplement ça, au fond, ma *Chasse aux possibles*: un projet pour retracer avec vous des bouts de ma (notre) histoire afin d'apprendre à mieux me faire confiance, ainsi qu'à la vie, même lorsqu'elle semble en déroute (comme quand le monde affronte une pandémie et qu'on a du mal à se rappeler que le soleil continue à briller derrière les nuages noirs).

Merci à ma famille, mes ami.es, vous tous chères lectrices et lecteurs, d'avoir pris le temps de me lire, et pour votre patience et votre indulgence envers mon français un peu rouillé.

À très bientôt, dans nos futurs possibles qui se croiseront assurément.



L'aéroport de Mont-Joli, à seulement 45 minutes de voiture de Matane, où papa est venu me chercher à mon arrivée.

«AMIE, REVIENS»

LIZ FAGAN

JANETTE PLANCHAT: D'UNE ENSEIGNANTE À UNE AMIE

...et entre les deux, bien plus encore: dramaturge et actrice au sein de sa compagnie de théâtre, Têatro, chanteuse et membre de la chorale francophone, La Rose des Vents, et même récipiendaire du prix Roger Champagne en 2006. Merci pour tout, Janette.

J'ai commencé l'école maternelle en 1997 à l'École St-Gérard, qui maintenant n'existe plus. L'école Holy Cross se trouve actuellement à sa place. Sous le toit de cette école francophone, j'ai rencontré ma première enseignante à l'âge de cinq ans, madame Janette Planchat.

Même 25 ans plus tard, mes parents la connaissent toujours en tant que madame Planchat, bien qu'ils ne prononcent pas bien son nom de famille (*Madame Planchette* à l'anglaise). Tout de même, ils savent à quel point elle était spéciale pour moi, et la traitaient avec la plus grande révérence.

Si vous m'avez rencontré en personne, vous avez sans doute remarqué que je parle sans cesse. Prenez une seconde pour m'imaginer comme un enfant de cinq ans! Ce qui était remarquable chez madame Planchat, c'est qu'elle ne m'a jamais dit d'arrêter de parler, contrairement à tous les autres adultes de ma vie.

«Pouvez-vous dire cela en français, mademoiselle Fagan?» me demandait-elle.

Janette était passionnée de théâtre. Elle nous emmenait souvent à la salle LSPU Hall pour assister à des pièces en français. Elle jouait également dans ces pièces. J'ai appris plus tard que la troupe Têatro

était son bébé, et à quel point elle était novatrice.

L'année scolaire s'est terminée et j'ai quitté sa classe. Il faudra attendre près de huit ans avant de la revoir.

En 7^e année, nous avons eu un concours oratoire, et madame Planchat faisait partie de juges. Je n'oublierai jamais mon discours sur le langage des signes, où j'ai appris à signer le dernier paragraphe de mon texte, tout en parlant en français. Petite erreur de ma part: j'ai dit «langage des mains» au lieu de langage de signes. Après la cérémonie, elle est venue me voir, les larmes aux yeux. Elle m'a serré dans ses bras, m'a dit en plaisantant que le «langage des mains» n'existait pas, mais elle était tout de même fière de moi.

J'ai toujours apprécié ça chez elle: même après avoir pris sa retraite, elle demeurait enseignante.

«Tu peux me tutoyer»

En 2018, quand j'avais 26 ans, j'ai trouvé un emploi à temps plein dans un centre d'appels, et même si ce n'était pas un emploi de rêve, c'était un emploi en français, donc d'une certaine manière, c'était un peu ça.

J'ai décidé de lui écrire une lettre afin de la remercier d'avoir partagé



Enseignante, dramaturge, chanteuse et amie, Janette Planchat (à droite) nous a quitté le 2 juin dernier. Photo: Archives Le Gaboteur

avec moi son plaisir de la langue française. J'avais peur, ne l'ayant pas vue depuis plus de dix ans. Toutefois, j'ai écrit mon adresse électronique dans la lettre: «Si vous vous sentez à l'aise, écrivez-moi. Toujours votre étudiante, Liz.»

Ce week-end-là, un courriel est arrivé dans ma boîte de réception: «Je suis fière de tout ce que tu as réussi avec tes connaissances dans la langue de Mo-

lière», m'a-t-elle écrit, suivi d'un emoji du drapeau français. Elle m'a proposé de prendre un café avec elle le lendemain. J'ai accepté avec le plus grand plaisir.

Au cours des années suivantes, notre amitié s'est approfondie. Je la voyais une fois par semaine pour prendre le thé, et parfois pour déjeuner. Assise dans son salon, elle me racontait son séjour à Paris en tant que jeune femme, naviguant dans un nouveau pays, dans ce qu'elle appelle une naissance par le feu. Elle me parlait de sa vie à Londres, à Genève, à Barcelone. Elle a vécu plusieurs vies.

Nous allions dîner ensemble et elle insistait pour se rendre dans une boulangerie spéciale afin d'avoir quelque chose sans gluten à m'offrir, même lorsqu'elle a commencé à perdre l'usage de son bras droit. Magnifiquement têtue, elle a insisté sur l'indépendance.

Alors même qu'elle perdait peu à peu la capacité d'articuler, elle s'excusait de ne pas pouvoir s'exprimer, de devoir recommencer sa phrase. «Janette, arrêtez de vous excuser», je lui ai dit. «Depuis que vous me connaissez, j'ai un bégaiement. Vous avez toujours été patiente avec moi. Vous m'avez dit que tout ce que j'avais à dire était important. C'est ce que je vous dis maintenant.»

Ce soir-là, lors d'une de nos discussions, je me suis adressée à elle en la vouvoyant comme normale quand soudain, elle m'a arrêté.e. «Tu peux me tutoyer», a-t-elle dit doucement. Nous nous sommes assises en souriant, comprenant le geste profond qui n'existe pas en anglais. Un acte secret d'amitié dans la langue française.

Amie, reviens

Comme moi, Janette adorait chanter. Elle était membre de la chorale La Rose des Vents depuis des années. Lorsqu'une chanson lui revenait à l'esprit, elle me la chantait. Chaque fois qu'elle le faisait, je me nourrissais de sa voix, m'imaginant à cinq ans en train de faire la même chose dans sa salle de classe.

Elle me disait qu'une des chansons populaires dans la chorale était «Ami reviens» par Jacques Michel. Chaque fois que je quittais sa maison après l'une de nos visites, elle me chantait ce couplet en partant:

Ami, reviens
quand tu voudras,
Ça m'a fait du bien
quand tu es là.

Un an plus tard, j'ai passé le DALF C1, un examen qui atteste de la connaissance du français. Lorsque je l'ai appelée pour lui dire que j'avais réussi l'examen, elle m'avait dit qu'elle était ravie, mais pas surprise.

En 2020, j'ai déménagé à Cap Saint-Georges pour travailler en tant que moniteur de langue. Janette avait appelé une de ses anciennes amies qui avait une maison à louer. C'est ce qui caractérisait Janette: elle avait des connexions. Ne sachant rien de moi, cette femme a accepté de m'aider, en ne se basant uniquement sur le genre de personne qu'était Janette.

La première fois que je suis allée lui rendre visite à l'hôpital, je suis entrée avec la ferme intention de la faire sourire. «Bonjour madame la Guerrière!», j'ai exclaimé. Aussi fatiguée qu'elle soit, un sourire se dessine sur ses joues.

Trop fatiguée pour dire grand-chose, elle aimait surtout que je lui raconte une histoire, ce que je faisais volontiers. De temps en temps, elle me chuchotait des corrections, surtout sur le genre des noms: «On dit *une* communication.»

J'ai rayonné à chaque correction: elle était toujours là, elle était toujours ma mentore.

Une des dernières fois que je lui ai rendu visite, elle utilisait un iPad pour taper des messages. «Raconte-moi une histoire Liz», m'a-t-elle écrit. J'ai retenu mes larmes en lui parlant de l'album que j'étais en train d'enregistrer. «Il y aura deux chansons françaises», je lui ai dit.

J'ai souri à l'extérieur, et elle à l'intérieur.

Offre d'emploi:
Journaliste

Le Gaboteur souhaite agrandir son équipage avec un.e journaliste à temps-plein à compter d'août 2024!

Profil recherché: une personne dynamique, polyvalente et curieuse avec un intérêt marqué pour l'actualité à Terre-Neuve-et-Labrador.

Basé.e à Terre-Neuve-et-Labrador, la ou le journaliste aidera avec la production bimensuelle du journal et sera affecté.e à couvrir l'actualité provinciale ainsi que les enjeux qui touchent les communautés francophones de la province.

CRITÈRES:

- Avoir 35 ans ou moins à la date de début du stage;
- Être citoyen.ne canadien.ne ou résident.e permanent.e;
- Être diplômé.e d'une institution secondaire ou post secondaire reconnue.

26 \$ / heure

35 heures par semaine

Pour plus de renseignements : www.gaboteur.ca

Présenté par

LE 48^{ème}
 Newfoundland
& Labrador
FOLK
ARTS
Society

NL FOLK FESTIVAL

Edition Prolongée

AU-DELÀ DU PARC

8 au 14 juillet

08
19h

SONGS & YARNS
@ THE BRANCH LEGION -
THE LARRY FOLEY TRIO

FROM STAGE TO STAGE
@ THE LSPU HALL

08
20h

09
19h

FOLK'D UP BEER LAUNCH
@ QUIDI VIDI -
HIGH & LONESOME

LAUNCH SESSION
@ THE SHIP PRÉSENTÉ
PAR GRAHAM WELLS

10
21h

11
21h

NUIT FRANCOPHONE
@ THE SHIP - LOUISE
GAUTHIER & MARY BARRY

LATE NIGHT AT THE SHIP
THE OLD
CONTEMPORARIES
AND ANDREW SMITH

12
22h

13
22h

LATE NIGHT AT THE SHIP
MICK DAVIS & THIN LOVE

 Les prix
des entrées
varient!

 plus d'infos :
www.nlfolk.com

THE SHIP PUB

 Fédération des francophones
de Terre-Neuve et du Labrador

QUIDI VIDI
BREWERY